



ROMAN

Des larmes de diamant

« La place du Diamant », bijou de la littérature catalane : au-delà du jeu de mots, ce roman, paru en 1962, est un vrai grand bonheur de lecture. Simple en apparence, comme son héroïne et narratrice, Natalia, qui nous entraîne de plain-pied au bal de la place du Diamant, à Barcelone... Toute jeune encore, elle y rencontre Quimet, bientôt l'épouse, et aura de lui deux enfants. Centrée sur son foyer – rendu mi-féerique, mi-cauchemardesque par un élevage de pigeons dans la maison –, cette jeune femme du peuple ignore tout des enjeux du dehors. Nous sommes pourtant à l'aube de la guerre d'Espagne, mais nous ne quitterons pas le quartier Gracia, envoûtés par le récit du quotidien de Natalia, qui endure tout ce qu'endure femme en ces temps-là. Temps de guerre civile, qui la laissera veuve avec ses deux enfants.

« Quoique pauvre, j'avais des sentiments délicats. » Quoique simple, la confiance de Natalia tremble d'une sorte de grâce que Merce Rodoreda, grande dame des lettres catalanes (1908-1983), insuffle à son style, d'autant plus poignant. La douleur est immense, mais la beauté plus encore. Entre résignation et rébellion, rêveries secrètes et folies douces, abattement et courage, Natalia regarde là où la vie brille un peu, encore ■

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

« La place du Diamant », de Merce Rodoreda, traduit du catalan par Bernard Leslagues avec la collaboration de Pierre Verdaguer (Gallimard, « L'imaginaire », 232 pages, 6 €).

LITTÉRATURE

Portraits croisés des Pontalis

Jean Cocteau, Max Jacob et Jean Genet l'avaient prédit : Jean-François Lefèvre-Pontalis serait l'écrivain de sa génération. Violette Leduc et Louise de Vilmorin l'avaient confirmé, au sortir de la guerre : il y avait du Proust chez ce neveu flamboyant de Louis Renault. « Un génie, ce petit », avait grommelé la rugueuse Colette, avec une pointe d'exaspération.

JFLP avait tout pour plaire à ces aînés, les fées lui ayant accordé fortune, brio et singularité ; en y ajoutant l'homosexualité et l'opium, il tenait les ferments du grand œuvre. Son esprit fusillant et son intelligence versatile donnaient la preuve quotidienne de dons que l'encre allait nécessairement ampli-

fier ; Louise de Vilmorin elle-même n'élaborait jamais ses livres sans ce causeur d'exception, « l'auteur le plus étrange de notre temps », prédisait-elle. Vous n'avez pourtant jamais entendu son nom.

Barillet fut l'intime de cette gloire annoncée, ici rebaptisée Georges-Henri. Des années durant, l'auteur dramatique avec qui Grédy forma un couple célèbre au Boulevard fut le destinataire de lettres où Lefèvre-Pontalis évoquait les romans qu'il ne cessait d'affiner, avec un brio qui laissait encore augurer le meilleur du journal que JFLP tenait. « Le petit prodige » résumait les espérances d'un auteur qui se retirera en Bretagne, dans l'Algarve, et enfin le Vaucluse, pour parfaire ce chef-d'œuvre *in progress*. Barillet put se poser des questions, les décennies passant, mais il mettait ce retard sur le compte du perfectionnisme, de l'opium ou de l'impossible cohabitation de JFLP avec l'ancien postier qui, d'amant, était devenu major-dome. Il dut s'y résoudre : l'ironiste virait au misanthrope, l'ami n'applaudissait au succès de ses proches que pour mieux les insulter. Enfin Diogène mourut, brouillé avec tous sinon lui-même, ne laissant rien à ses amis et allant jusqu'à détruire son journal. Seul rescapé, le manuscrit du « Petit Prodige », que Barillet ouvre en tremblant : le même début, répété inlassablement, avec d'infimes variantes ; le vieux papillon ne laissait que poussière entre les doigts ; JFLP avait dilapidé tous ses dons à décrire une œuvre qui s'effaçait à mesure.

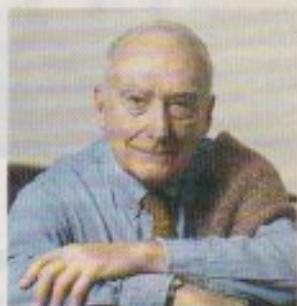
JFLP avait un frère cadet, aussi sobre et travailleur qu'il était bruyant et dispersé ; après avoir intégré Normale sup et frayé avec Sartre, Jean-Bertrand était devenu une pièce maîtresse du monde psychanalytique puis littéraire. Que JB Pontalis ait créé la belle collection « L'un et l'autre », chez Gallimard, après « Connaissance de l'inconscient », n'étonnera pas : suivre un tel frère encourage les portraits croisés. Son essai (« Frère du précédent ») brosse par touches l'histoire d'une complicité devenue jalouse puis haineuse, à l'ombre d'une mère qui riait avec l'aîné, jamais avec le cadet, semblait avoir conçu l'un avec les deux, l'autre avec les hommes.

Cette consanguinité bride JBP, pourtant ; il doit faire des détours par Freud et Fliess, Marcel et Robert Proust pour rendre les terribles ambiguïtés de la fraternité : l'analyste vient à la rescousse de l'écrivain, qui s'interdit de tuer une seconde fois le frère. Mais peut-être lui fait-il plus de mal en l'épargnant : le geste de Caïn aura peut-être sauvé Abel de l'oubli. Paradoxe de l'écriture ; Barillet dresse en vrai frère, sous le couvert transparent du roman, le portrait implacable de ce monument de stérilité ; devant son faux frère, Pontalis reste sans voix ■

CLAUDE ARNAUD

« Un génie, ce petit », de Pierre Barillet (de Fallois, 137 pages, 18 €).

« Frère du précédent », de JB Pontalis (Gallimard, 202 pages, 15,50 €).



Pierre Barillet (en haut)
Jean-Bertrand Pontalis